

ÎLE BEAULIEU

Paroles d'immigrés

Ils sont environ soixante-dix. Nantais depuis des décennies. Immigrés ni tout à fait Français ni tout à fait étrangers, entre deux eaux, entre deux rives. Ils figurent, discrètement, sur une page de notre histoire. On a failli ne pas l'écrire, c'est chose faite.

Ils sont arrivés en France dans les années soixante. D'Algérie, du Maroc, de Tunisie. À l'époque, ils étaient bien-venus. On leur tendait les bras : on avait besoin des leurs. Ils sont restés, par choix ou par la force des choses, et ont, peu à peu, plus ou moins, perdu contact avec leur pays d'origine. Certains y retournent, d'autres n'y ont plus de famille, plus de légitimité. L'éloignement, l'absence...

Bribes de mémoire. Leurs histoires sont différentes. Ils ont en commun l'exil et leur présent : la vie en foyer Sonacotra. Pour quelques-uns, depuis plus de trente ans. Trente ans dans une chambre de 9 m² avec cuisine collective pour six. Ils ont travaillé tant qu'il y a eu du travail, ils ont été les premiers touchés par le chômage. Aujourd'hui, ils sont âgés. La plupart attend de percevoir enfin sa retraite. Pour cela, ils n'ont plus le choix, ils sont obligés de rester. Ils ne possèdent pas grand-chose, mais ont de la dignité à revendre. Aïcha Boutaleb, du Centre interculturel de documentation, elle-même fille d'immigrés, les a découverts, s'est intéressée à leur histoire, n'a pas voulu qu'elle disparaisse un jour avec eux. Alors a commencé un long travail, avec l'écrivain Ilias Driss, qui a patiemment rencontré, écouté, noté. Une collecte de mémoire, par bribes. La leur, la nôtre. "Nous sommes un peuple de la parole, mais pas de la parole intime", explique Ilias Driss. Pourtant, parfois, à la longue, le miracle se produit, les mots viennent : "On va les écouter, on va les voir. En arabe, on dit : on vient vous "regarder". C'est une expression juste et imagée. On voit, on écoute, on échange, on enregistre. Mon travail consiste à mettre en forme ces fragments, ces bribes".



Le foyer Sonacotra de Beaulieu.

Bouziane arrive à Nantes en 1973, le 20 mars, "le premier jour du printemps. Il faisait froid". Il est venu rejoindre un ami, qui vivait avec trois autres jeunes hommes dans un petit studio. Ils travaillaient et dormaient par roulement. Bouziane emménage quatre jours plus tard dans le

foyer Sonacotra, où il est toujours. Pendant douze ans, il travaille dans le bâtiment, découvre la France, se fait des amis, des amies... Jusqu'à l'accident du travail. Il suit alors un stage de mécanicien tourneur général : "Au bout de trois ans, rien, pas d'emploi. Les patrons exigeaient de l'expérience. Comment acquérir de l'expérience dans même avoir essayé ? Dommage, parce que j'aimais bien ce métier. En définitive, je n'ai travaillé que pendant douze ans, plus les trois ans de stage. Bien entendu, les années de travail effectuées en Algérie ne comptent pas. Ma retraite sera bien maigre". Bouziane avoue que "vivre à plus de soixante ans dans un foyer, ce n'est pas bien agréable, mais il y a pire. Des situations plus dramatiques". Bouziane a voyagé, visité le Maroc, Médine... Il est retourné en Algérie il y a deux ans et n'a pas supporté "la situation, la peur, la misère". Sa femme a cessé de l'attendre et vit à présent chez ses parents. Il appelle souvent au pays, on lui raconte la vie, la neige : "Quand je vois la neige ici, je ne peux pas m'empêcher de penser à ça, à cette période, à l'enfance...". Bouziane souffre de diabète, se couche tôt et s'endort avec la radio internationale. Il ne reste pas enfermé dans sa chambre : "j'aime discuter de l'actualité, de ce qui se passe (...). Et puis quand je rentre, pour occuper

Aïcha Boutaleb et Ilias Driss.



Les baraquements de Chantenay dans les années 60.



mon temps et nourrir mon esprit, j'étudie les mathématiques, l'algèbre".

Le travail, c'était facile à l'époque.

Il veut bien raconter son histoire, mais refuse que son nom soit cité. Ce qui compte le plus pour lui, maintenant, c'est sa tranquillité. C'est pour ça qu'il aime bien Nantes : "C'est une ville calme, tranquille". Il a 62 ans, est arrivé en France en 1966, est entré au foyer en 1969, s'est mis au travail tout de suite : "c'était facile à l'époque. On avait besoin de main d'œuvre pas chère. C'était la reconstruction". Il a vécu dans des baraquements à Chantenay, à cinq ou six dans des lits superposés : "Les conditions d'hygiène n'étaient pas très bonnes, on était juste un peu mieux que les animaux. Mais on était jeunes, ça passait". Le foyer, en comparaison, c'était "le grand luxe". Il a travaillé dans le bâtiment, a fait plusieurs chantiers, est passé par les chantiers navals, aussi. A fait un stage à Marseille pour perfectionner son français. A vécu à Douarnenez, puis, "sur un coup de tête", est rentré au bled : "Je n'ai pas trouvé de femme. Je suis resté quinze jours puis je suis revenu à Nantes. Je n'ai pas eu de chance". Fataliste, il ajoute : "Mais c'est peut-être mieux ainsi. Peut-être que je m'en fous des enfants, d'être marié, d'avoir un appartement et le reste... L'essentiel,



Le bâtiment manquait de bras, ils ont donné les leurs.

pour le moment, c'est d'être en forme, physiquement et moralement. Je prie tous les jours pour me maintenir, rester vivant. Le reste importe peu. C'est à l'âge de cinquante ans que je me suis rendu compte de l'avance du temps, qu'il était désormais

derrière moi. C'est une drôle d'impression. Un jour on se regarde dans la glace et on se dit que la vieillesse arrive, qu'il faut faire attention. C'est la vie. (...) Il m'arrive de regarder ma photo sur mon premier passeport. Le jeune homme que j'étais, avec les espoirs, les illusions de la jeunesse. Le temps passe et ne revient pas en arrière". Celui du plein emploi est terminé depuis longtemps. Depuis 1982, il est au chômage et ne touchera une petite retraite qu'en 2006. Il pourra peut-être alors réaliser son rêve d'avoir une cuisine à lui. Ses revenus sont aujourd'hui trop faibles pour accéder à un logement HLM. L'un de ceux qu'il a participé à construire, par exemple...

Tout autre est le destin d'Abou Salem, entré au foyer en 2003, qui a beaucoup circulé en France, a travaillé dans la restauration, a même eu plusieurs affaires à lui, dont un restaurant rue Paul-Bellamy. Problèmes personnels, vente. Il s'est marié deux fois et envisage encore aujourd'hui, à 64 ans et bien que malade, de rebondir, pour lui, pour ses filles dont il regrette qu'elles ne parlent "pas aussi couramment l'arabe que les petits Chinois parlent leur langue" mais qui sont très attachées au pays de leurs parents : "Tenter autre chose, oui, pourquoi pas. Même âgé et malade. Tant que je pourrai respirer je croirai à l'avenir". P.W.



NANTES SUD

Le pont de Pirmil ouvre la roue

Au bout de la ligne des ponts, Pirmil, porte de Nantes, était le seul passage entre le Poitou et la Bretagne. Régulièrement détruit par les crues de la Loire, l'ouvrage de bois puis de pierre était au cœur d'une activité intense.

Jusqu'au IX^e siècle, la Loire se franchissait en barque. À l'époque le fleuve était beaucoup plus large, avec moins de courant. Un véritable archipel séparait la ville de Nantes, installée au nord autour de la place du Bouffay, de la rive sud. Les premiers ponts ont été bâtis en bois et leurs tabliers étaient recouverts de pierres comme les chaussées. "Sur les îles appelées à l'époque Prairies, les chaussées étaient construites sur des arches pour être hors d'eau. Ceux qui les empruntaient avaient donc l'impression d'un seul pont continu depuis la Poissonnerie jusqu'à pont Rousseau", explique André Péron, auteur de *Sur les ponts de Nantes*. Cette première route des ponts était composée de six ouvrages. Le pont de Pirmil était le plus important par sa taille mais aussi sa localisation. Tête de pont, il conditionnait l'accès à la ville de Nantes mais aussi à la Bre-

tagne pour les voyageurs et marchands du Poitou.

Un passage stratégique en reconstruction permanente. En 1366, une forteresse est bâtie par le duc Jean IV de Bretagne pour protéger ce lieu stratégique. Mais plus que les guerres, les véritables dangers qui menaçaient l'ouvrage étaient les crues et les glaces. "Pirmil c'est le symbole de l'opiniâtreté des Nantais. Au cours du XVI^e siècle, le pont est emporté au moins quatre fois par les crues. Lors de la quatrième crue, en 1564, le roi Charles IX en visite à Nantes est contraint de remonter la rive sud du fleuve pour le traverser en gabarre à la hauteur de Thouaré". À l'époque, il faut aller jusqu'aux Ponts-de-Cé pour trouver le deuxième franchissement terrestre de la Loire depuis l'estuaire. Après cette mésaventure, le roi autorise les Nantais à doubler leurs taxes